

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest CASTELLA

Pierre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 339-343

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

PIERRE

Pierre d'Arbois, sur l'avenue de Péroilles, se promène tranquillement en fumant sa pipe de bruyère.

C'est un beau garçon de dix-sept à dix-huit ans. Sa taille est dégagée, sa figure pâle, terne, mais la vie qui, d'habitude, chez le jeune homme, se peint sur tout le visage, semble s'être concentrée dans les yeux d'un noir brillant.

Il longe le trottoir, la serviette sous le bras, tirant, de sa courte pipe, des bouffées épaisses qui montent lentement derrière lui. Car l'air est calme, chaud, on est en Juillet.

Sur l'avenue, peu de monde. Des ouvriers, des élèves du Technicum passent en groupes jaseurs, un outil ou une planche à dessin sous le bras. Le tram, lancé à grande allure, vient de passer et un long brouillard de poussière blanche en estompe la masse bleu-clair qui diminue au loin sur la chaussée que le soleil surchauffe. Près des bâtisses, quelques travailleurs remuent des planches, déchargent des briques et là-bas, à gauche, barrant le val abrupt au pied duquel passe la Sarine, Fribourg étale au soleil la croulée de ses vieilles maisons.

Mais Pierre ne voit rien, n'entend rien, il est rêveur. Il songe que, hier, à ces heures, les moniteurs du Collège étaient en retour d'ascension et il songe à la montagne.

Pour lui, c'est un amour, la montagne. Il l'aime parce que tout petit, depuis son berceau, là-bas, à Gap, dans les Hautes-Alpes, il les avaient vus les monts dorés le soir. Il l'aime, parce que son père, grand commerçant, l'avait souvent conduit en course sur les glaciers, près des

crevasses aux bords bleus, sur les sentiers de rocailles parmi les anémones. Il l'aime, car son frère, lieutenant d'alpins, lui envoie, parfois, des souvenirs, des cartes-vues lui disant l'Alpe bien-aimée. Et, maintenant, sur l'avenue de Pérolles, il pense aux vacances prochaines, aux courses de bientôt....

Un camarade qui l'a rejoint le tire de sa rêverie en lui disant brusquement : « Sais-tu ta *compote* ?* »

II.

Cette année-là, en arrivant en vacances, Pierre trouva la maison bien changée. Dans le petit salon, plus de piano ; une table carrée le remplaçait au coin de la pièce. Et la maison était vide, il n'y vit pas même Antoine, le vieux domestique qui, d'habitude, passait ses journées à faire de menus ouvrages dans sa chambrette du rez-de-chaussée.

Alors, Pierre comprit qu'il s'était passé quelque chose d'anormal, qu'un malheur avait frappé la famille ; il se rendit compte du sens des chuchotements entendus sur le pas des portes, devant les cafés, lorsqu'il avait descendu la rue en venant de la gare. Il eut peur de deviner.

Mais, le soir, au retour d'une course d'affaires faite dans un village voisin, son père lui dit : « Pierre, écoute, nous sommes ruinés. Des cautions malheureuses, la concurrence ont emporté tout ce que nous avons. Mon enfant, nous sommes ruinés ! Déjà, pour faire face aux dépenses courantes, j'ai vendu des meubles, j'ai vendu le piano, congédié les domestiques, et quand tu m'as demandé l'argent pour payer ton baccalauréat, mon Pierre, j'ai cédé ton vélo ! Nous sommes ruinés... ruinés ! » Et le pauvre homme sanglotait et Pierre pleurant aussi, sauta au cou de son père en lui disant : « Papa, petit papa ! » C'est tout ce qu'il trouva dans son cœur saignant.

* Composition, dans le langage des étudiants.

Le soir, dans son lit, Pierre pleura les malheurs du logis, il pleura devant ses rêves brisés. Son avenir, la carrière d'ingénieur, l'idéal de vie qu'il s'était forgé dans les heures sérieuses où il avait pensé à sa vocation, tout, maintenant, s'écroulait. Et, sous ce toit, à Gap, au pied des grands rocs, dans cette villa où, les années précédentes, Pierre revenait joyeux des courses de montagne, des tours de chasse, dans la villa coquette du grand commerçant, ce jour, le premier des vacances de Pierre, la mère venait, cruelle, demander au pauvre enfant, une abondante moisson de larmes amères.

Et le lendemain, et les jours suivants, Pierre suivit tristement le cours de la saisie.

L'Huissier venait, inexorable, parcourant, en maître les chambres. Deux aides emportaient tout, le mobilier, les tableaux, les vaisselles...

Et elles s'en allaient toutes, ces chères choses qui, dans leur long séjour au logis des Arbois semblaient avoir pris comme une parenté, comme une place dans la famille. On décrocha le tableau de la mère de Pierre, morte à trente ans et quand la toile huilée rencontra le rayon de soleil qui filtrait dans la chambre, l'œil de l'image brilla... Et à Pierre il semblait que sa mère pleurait aussi le malheur des siens.

Et quand, tout s'en fut allé, dispersé par les mises, le Père Arbois comprit que lui aussi devait partir. Qu'il ne pouvait pas survivre à la ruine de sa famille. Malade, épuisé, presque dément à cause de la douleur il dut entrer dans un hôpital où il mourut bientôt.

III.

Après la faillite, Pierre prit une décision pour son avenir. Trop pauvre pour continuer ses études, il s'engagea dans les Alpains. Là, du moins, avec les connaissances

acquises au Collège, il pensait pouvoir, après St-Maixent, devenir officier et gagner quelque chose comme son frère, lieutenant à Briançon.

Et quand cette décision fut prise, il sentit en lui renaître la passion pour la montagne, passion comprimée, étouffée depuis la faillite par l'amère tristesse qui semblait avoir accaparé son cœur et enfoui tous les rêves, tous les amours qui s'y trouvaient.

Les premiers mois de service lui furent pénibles. Son tempérament indépendant comme l'arbrisseau des Alpes qui croit loin des serres, en plein vent, avait de la peine à se soumettre à la dure règle militaire. Chasseur du 15^e alpins, à Grenoble, il ne pouvait se résigner à faire l'école du soldat en face d'une caserne à trois étages et son unique idée était de partir vers les sommets, de longer les vallées, d'aller là-haut, sur la frontière, dans les rocs de la Maurienne, remplacer les camarades, faire l'hivernage dans un poste.

Quand un congé lui était accordé, vite il partait pour Gap.

Dans la ville natale il passait toujours triste, car chaque coin de rue, chaque place, même le son de l'horloge publique qui martelait les heures, tout lui rappelait quelque chose de ses premières années. En arrivant, par des chemins détournés, évitant la maison vendue, il allait au cimetière.

A gauche, à droite, des croix nouvelles lui disaient les morts de maints êtres connus. Et devant la tombe de son père, il s'arrêtait longtemps, l'alpin.

Le béret à la main, tandis qu'un vent léger venant des montagnes agitait, sur son front encore pâle, les mèches noires de ses cheveux, il priait tout bas, fixant l'épithaphe lugubre :

A LA MÉMOIRE
DE
GEORGES ARBOIS
Mort le 6 Septembre 1901

R. I. P

Et le Pater fini, il restait encore un moment pour se ressouvenir qu'il était orphelin et que presque tout ce qui aurait pu lui rappeler les jours de son enfance s'en était allé, vendu aux enchères.

(A suivre)

Ernest CASTELLA